
Pour une histoire éthologique et une éthologie historique

The Case for Ethological History and Historical Ethology

Éric Baratay



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9596>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9596

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 juillet 2012

Pagination : 91-106

Référence électronique

Éric Baratay, « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique », *Études rurales* [En ligne], 189 | 2012, mis en ligne le 03 juillet 2014, consulté le 10 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9596> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9596

POUR UNE HISTOIRE ÉTHOLOGIQUE ET UNE ÉTHOLOGIE HISTORIQUE

Éric Baratay

LES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES en général, l'histoire en particulier, arpentent le terrain de « l'animal » depuis plus de trente ans [Baratay et Mayaud 1997a et 1997b] mais en développant un intérêt presque exclusif pour le versant humain du sujet. Elles s'intéressent aux utilisations des bêtes par les hommes, aux actions de ceux-ci envers celles-là et surtout aux représentations humaines des animaux, la faveur pour cette approche étant portée par l'engouement général pour les lectures culturelles depuis les années 1980, ce qui fait focaliser les attentions sur les discours humains comme producteurs et vecteurs de ces représentations.

Une recherche en mosaïque autour de l'homme

Prenons l'exemple des animaux sauvages. Ce thème est moins travaillé que celui des bêtes domestiquées ; sans doute cela vient-il du fait que les premiers sont marginaux dans l'alimentation, l'économie et, même, secondaires dans les cultures depuis le Néolithique, mais aussi du fait que les matériaux sont moins

abondants et plus délicats à manipuler parce que la faune ne se laisse pas facilement aborder, est même plus souvent présente dans les imaginaires que dans l'environnement, comme le montrent les cas du loup, de l'ours et, encore plus, du lion ou de l'éléphant si on élargit le propos aux animaux exotiques. En histoire, les premiers travaux interviennent dans la première moitié du XX^e siècle, par exemple sur l'apiculture ou la chasse [Boye 1906 ; Aymard 1951]. Puis des études ponctuelles, dispersées, sont accumulées jusqu'à la constitution du chantier dans les années 1980 [Schnapp 1981]. Arrivent alors les premiers ouvrages d'ethnologie et de sociologie, concentrés sur l'analyse des formes de chasse [Jamin 1979 ; Hell 1985] et symbolisant bien les manières d'aborder le domaine jusqu'à nos jours. D'une part, la difficulté d'approcher l'animal sauvage provoque une forte dissymétrie du couple homme-animal au profit du premier acteur. D'autre part, le domaine est moins développé par la spécialisation de chercheurs que par l'incursion de spécialistes d'autres domaines, qui poussent les frontières de leur réflexion jusqu'à l'animal en le prenant comme champ d'application de problématiques préexistantes.

De fait, les chercheurs ont en grande majorité investi ce terrain par l'angle des représentations et des pratiques sociales. Les premières ont donné lieu aux études les plus nombreuses en raison de l'importance des analyses culturelles et de l'abondance des matériaux humains. Des travaux ont arpenté les manières de représenter la faune, par les arts ou la littérature [Langford 1983], de la penser, des rumeurs aux concepts [Campion-Vincent 1992], de

l'utiliser pour dire [van den Abeele ed. 2005] ou pour faire dire [Berlioz et Polo de Beaulieu eds. 1999], de l'inscrire dans les imaginaires [Goens 1993]. S'agissant des pratiques sociales, les études se partagent entre des approches d'ensemble [Colardelle ed. 1996] et celles de gestes précis, comme les manières de capturer, d'appivoiser, d'utiliser ou de réintroduire [Mauz ed. 2006]. Toutefois c'est la chasse qui concentre les attentions, bien plus que la pêche, pourtant plus importante dans notre alimentation, mais nous sommes des peuples de terriens, non de marins. La chasse a l'intérêt d'être un point de rencontre entre l'homme et l'animal sauvage, où la gratuité, l'imaginaire, la sociabilité semblent l'emporter de loin sur l'utilité et permettent de multiples analyses. Elle est aussi évoquée par tant de documents que le discours qui l'entoure fait plus de bruit, laisse plus de traces que la pratique. Ainsi les études sur l'imaginaire [Strubel et de Saulnier 1994 ; Dalla Bernardina 1998] sont tout aussi nombreuses que celles portant sur les gestes [d'Anthenaise et Chetenet eds. 2007].

Ces priorités se retrouvent dans les études consacrées à une espèce sauvage. Beaucoup d'animaux, difficiles à suivre et à saisir dans leur relation avec l'homme, sont seulement abordés par leur incidence dans la culture humaine [Boureau 1985 ; Witkowski 2007] ou par leur influence sur les pratiques de chasse [Bec et Rémy 1990 ; van den Abeele 1994]. Il en va souvent de même lorsqu'il s'agit des espèces les plus étudiées, comme l'éléphant, l'ours [Delort 1990 ; Pastoureau 2007], ou le loup, qui concentre plus de la moitié des travaux sur les espèces sauvages

[Bobbé 2002 ; Guizard-Duchamp ed. 2009 ; Moriceau 2011]. En fait, l'intérêt des chercheurs pour telle ou telle espèce est proportionnel à sa proximité avec l'homme, réelle ou imaginée, géographique ou zoologique ou comportementale.

C'est pourquoi la zoologie culturelle est un angle d'étude important. Il y a là une originalité car cette approche est moins poussée pour les bêtes domestiques, comme si elle devait s'exercer par « nature » sur la faune, conçue comme la seule animalité vraie, encore plus ou moins préservée. Cette zoologie culturelle, par laquelle les humains essaient de comprendre les animaux, va des représentations populaires aux hypothèses savantes [Albert-Lorca 1991 ; Bodson 1993] en passant par leurs moyens d'expression, comme les livres ou les dessins [Pinault 1990], et les lieux d'exposition tels les zoos et les parcs [Baratay et Hardouin-Fugier 1998 ; Mauz 2004]. À l'inverse, ce qu'on pourrait appeler l'économie sauvage est peu abordé parce que la documentation n'est pas toujours aisée à rassembler et parce que l'approche économique est passée de mode depuis les années 1980. La recherche n'offre encore que des études ponctuelles, même déjà anciennes [Delort 1978]. La pêche, dont le passage de l'artisanat à l'industrie et l'importance dans l'alimentation justifient qu'on l'évoque ici plutôt que dans les pratiques sociales, illustre bien cette situation. Initiée dans la première moitié du XX^e siècle [Dardel 1941], son étude a été délaissée, abandonnée aux amateurs (au bon sens du terme) locaux, signe d'une marginalisation nationale. Un retour des chercheurs se dessine depuis une dizaine d'années du

fait de l'importance anthropologique du sujet [James-Raoul et Thomasset 2002]. Car c'est bien à l'homme que l'on s'intéresse tout en prétendant étudier les animaux. Tout se passe comme si les chercheurs avaient suivi comme un mot d'ordre cette phrase d'Étienne Bonnet de Condillac dans sa préface au *Traité des animaux* :

Il serait peu curieux de savoir ce que sont les bêtes, si ce n'était pas un moyen de connaître mieux ce que nous sommes [1984 : 311].

Traquer l'animal acteur

Ces approches sont de moins en moins satisfaisantes pour certains, dont je suis. D'abord, nombre d'études étant des extensions de recherches préexistantes, elles se côtoient souvent dans le champ « animal » sans toutefois se rencontrer ni déboucher sur une synergie plus révélatrice de la complexité du sujet. Il faut pourtant insister sur les multiples influences existant entre les manières d'aborder les animaux, et liant, par exemple, les représentations et la zoologie culturelle, celle-ci et l'économie, celle-là et les pratiques sociales, etc. Il faut dynamiser les diverses entrées et souligner les relations qui les unissent, les influencent, les transforment, en pensant le tout comme un mobile de Calder. Il faut ainsi travailler les interactions continues qui, dans la synchronie, relient les diverses approches de l'animal, d'autant plus que les hommes opèrent spontanément cette synthèse sur le terrain. Il faut aussi penser les évolutions en spirales sur le plan diachronique, chaque modification d'une approche provoquant des transformations

parmi les autres. Quelques rencontres universitaires ont commencé à croiser ces regards [Bodson ed. 2003 et 2004]. Cependant il faut aller plus loin dans ces dialectiques, et, surtout, il faut lier les représentations et les gestes des hommes aux actions des animaux.

J'ai bien écrit « les actions des animaux » et j'arrive là au principal motif d'insatisfaction. Dans le panorama de la recherche présenté plus haut, il y a un trou noir : les animaux en tant qu'êtres vivants. Les études en disent long sur les hommes mais très peu sur les bêtes. Celles-ci sont absentes ou transformées en simple prétexte, en objet transparent sur lequel s'exerceraient sans conséquence les représentations, les savoirs, les pratiques. Ainsi l'histoire des animaux développée depuis trente ans est en réalité une histoire humaine des animaux, où ceux-ci, en tant qu'êtres réels, n'ont guère de place. Or, il y a nécessité d'insister sur l'influence des animaux dans leur relation avec les hommes, sur leur véritable rôle d'acteur, d'autant que leurs comportements sont perçus, devinés par les hommes sur le terrain, et que ceux-ci pensent et agissent en conséquence. Il est temps de sortir d'une conception culturelle considérant l'animal comme une machine ou comme un objet, qui a fortement influencé les sciences de la vie et les sciences humaines jusqu'à peu, ce qui a eu pour effet d'appauvrir le thème pourtant dialectique de l'homme et de l'animal, de le réduire à un domaine à pôle unique (l'homme) et à sens unique (de l'homme vers ou sur l'animal), en écartant une bonne part de sa réalité et de sa complexité.

Bien sûr, cette position s'appuie sur de nombreux raisonnements philosophiques à

propos de l'animalité, menés dès l'Antiquité [Fontenay 1998 ; Guichet ed. 2010 ; Gontier 2011], et elle peut ainsi apparaître comme fondée ou, au moins, étayée par ceux qui la partagent. Seulement, d'autres philosophes, minoritaires mais tout aussi respectables, ont avancé des raisonnements et des conclusions strictement inverses mais tout aussi logiques [Fontenay 1992 ; Gontier 1998 ; Guichet 2006], tandis que l'ancienneté du débat montre qu'il est impossible de trancher, à moins de croire que la philosophie peut faire science et trouver des vérités. Les raisonnements des philosophes majoritaires ne sont pas des raisons mais les arguments rationalisés d'une conception culturelle plus large dont on a fait l'histoire [Pury 1993 ; Voisenet 1994 et 2000 ; Baratay 1998] : apparue en Grèce antique, dans une société ethnocentrique (Grecs/barbares) et inégalitaire (citoyens libres/esclaves) qui a reporté ces schémas sur le couple homme-animal, elle s'est imposée dans le christianisme, alors que d'autres lectures bibliques étaient possibles, puis en Europe, en façonnant les façons de penser l'homme et l'animal, la culture et la nature, d'une manière bien différente d'autres civilisations [Descola 2005] mais pas plus certaine, à moins de croire que toutes les autres ont tort.

À propos de cette conception je ne parlerais pas de structure culturelle mais de contexte culturel pour souligner qu'elle a été historiquement construite, qu'elle n'a jamais pu devenir exclusive et que sa force d'imprégnation a varié avec le temps. En témoignent les sciences sociales qui se sont beaucoup intéressées à l'animal au XIX^e siècle, de Comte à Durkheim et surtout Espinas [1877],

qui affirme l'universalité de la sociabilité dans le monde animal et son appui sur des ressorts psychologiques, des ébauches de vertus, allant croissant en montant l'échelle des vivants. On accorde alors beaucoup aux animaux, pas seulement les sociologues mais aussi les psychologues [Romanes 1882], pour étayer l'idée d'une évolution de l'animal à l'homme et parce que cela s'inscrit dans un contexte intellectuel favorable aux animaux, comme l'illustrent nombre d'écrivains, de Hugo à Zola, dont beaucoup sont en rupture de ban avec le christianisme [Fédi 2008 ; Millet 2008].

Mais tout cela a été balayé au XX^e siècle, et les sciences sociales ont recreusé le fossé entre « nature » et « culture », « animal » et « homme ». L'une des raisons a été la nécessité de réagir, après-guerre, aux idéologies biologiques néfastes, le nazisme ayant placé des hommes en dessous de certains animaux. Cependant la réaction justifiée est ensuite devenue une échappatoire pour ne plus s'interroger sur les bêtes, comme en témoigne la facilité avec laquelle les intellectuels français ont accepté des analyses rapides [Ferry 1992] sur la loi allemande de protection des animaux de 1933, qui prouverait le lien consubstantiel entre l'intérêt pour les bêtes et le nazisme alors qu'en réalité un projet de loi similaire avait été déposé en 1928 par les socialistes, qu'une version débattue était prête à être votée à l'arrivée des nazis, et que ceux-ci ont exclu de leur protection les animaux juifs, polonais, français et autres, si l'on peut parler ainsi pour montrer l'absurdité [Arluke et Sanders 2003 ; Hardouin-Fugier 2006 ; Chapoutot 2012]. En fait, d'autres raisons, moins connues, ont joué pour recreuser le

fossé. Elles interviennent dès l'entre-deux-guerres, de la conversion de nombre d'intellectuels au marxisme à la nouvelle influence du christianisme, avec Teilhard de Chardin, en passant par un réengouement pour la technicité [Baratay 1996 ; Bess 2003], et elles ont le point commun d'exalter l'homme prométhéen et la maîtrise du monde, de dévaloriser l'animal, juste bon à être façonné. C'est dans ce contexte, occidental et pas seulement français, que s'impose le behaviorisme en éthologie, balayant pour longtemps les analyses comportementales du XIX^e siècle, qui ne sont ravivées que récemment, ou qu'Heidegger bâtit sa thèse d'un animal « pauvre en monde », deux aspects qui nourrissent, renforcent le contexte tout en étant sous-tendus par lui. Il se produit un renforcement de la conception culturelle majoritaire, comme si sa remise en cause à l'époque de Darwin suscitait une forte réaction, de la même manière que les contestations des libertins au XVII^e siècle avaient engendré la riposte cartésienne [Baratay 1996]. Les sciences humaines et sociales vivent dans cette situation culturelle depuis.

Sauf qu'elle est de nouveau fortement contestée, d'une manière croissante depuis trente ans, dans les sociétés occidentales qui procèdent à une revalorisation des autres vivants et à un remplacement de l'homme, et de l'occidental, dans le monde [Burgat 1997 ; Derrida 2006]. Il est intéressant de constater qu'un virage conceptuel, déplaçant le regard sur l'animal, a lieu au même moment (maintenant !) dans plusieurs disciplines, sous l'influence des études de terrain des primatologues à partir des années 1960 et de l'éthologie cognitive développée depuis les années

1980, qui parlent de plus en plus d'action, d'acteur, d'individu, de personne et de cultures régionales faisant varier les modes d'adaptation et de transmission parmi les espèces [Lestel 2001 ; Christen 2009]. Le virage est amorcé en zootechnie, où naît une éthologie des animaux de ferme pour montrer leur influence dans leur élevage [Boissy *et al.* eds. 2009]. Il commence en philosophie et en psychologie, où quelques-uns méditent sur une éthologie récente pour repenser à nouveaux frais les aspects de la relation homme-animal [Lestel 2004 ; Despret 2007 ; Despret et Porcher 2007].

Il faut l'engager dans les autres sciences humaines en s'interrogeant autant sur le pôle animal que sur l'humain, en instaurant la possibilité de voir des influences et des échanges ignorés ou refusés jusqu'à présent [Baratay 2010]. Souligné dans les années 2000 [Piette 2002], dans le sillage du retour de l'acteur humain en sciences sociales [Touraine 1984] puis de la démonstration du rôle actant des objets [Latour 1991], ce rôle de l'animal acteur commence à être abordé dans quelques études sociologiques récentes, encore souvent d'une manière tangentielle mais quelquefois d'une façon centrale et prometteuse [Porcher et Schmitt 2010¹ ; Vicart 2010].

Pour une histoire animale des animaux

Il faut ainsi dépasser la stricte approche humaine des animaux, le seul versant humain du sujet, pour aborder le versant animal [Bailly

1. Voir aussi l'article de Jocelyne Porcher avec Elisabeth Lécivain dans ce numéro.

2007], développer une approche animale, et, dans notre cas d'historien, sortir de la seule histoire humaine des animaux pour construire une histoire animale leur donnant un statut de sujet et d'acteur agissant, influençant les humains, et donc leur octroyant une place de « héros » au centre de leur histoire. Cela nécessite d'élargir la définition de cette discipline : de science de l'homme dans le passé à science des vivants dans le passé. Comme les autres sciences humaines et sociales, l'histoire n'a pas vocation naturelle à être cantonnée à la seule analyse culturelle des discours, pour, au mieux, décrire les représentations, voire pour prévenir les sciences de la nature des pièges des lectures humaines et leur permettre de mieux accéder à la réalité des bêtes. Ce travail est nécessaire, mais le triomphe des lectures culturelles a transformé ce préalable indispensable en finalité indépassable. Il faut dépasser le déconstructivisme culturel, qui voudrait cantonner les sciences humaines et sociales à un travail de mise à plat des discours, considérés comme la seule réalité observable, et repartir à la recherche de réalités en s'aidant du concept de « savoirs situés » [Haraway 2009], qui permet de bâtir une connaissance sans être ignorant ou dupe de son contexte d'élaboration. Dans notre cas, il s'agit de construire une histoire des animaux eux-mêmes, de leurs démographies, de leurs conditions de vie, de leurs comportements, en insistant sur l'évolution temporelle de ces aspects.

À ce propos, on peut différencier trois niveaux de temps, en s'appuyant sur la distinction des comportements animaux en spécifiques, sociaux, individuels, initiée par

des éthologues, des vétérinaires, des zoo-techniciens depuis les années 1990 [Dantzer 1994] pour sortir du carcan de l'éthologie classique.

Aux comportements spécifiques correspond le temps long des espèces, façonnées par l'évolution. Cet aspect est appréhendé par les biologistes, les éthologues, les paléontologues, voire les archéozoologues. Car, avec Darwin, s'est imposée l'idée d'une véritable histoire des espèces, au sens d'une évolution dans un temps et dans un espace donnés, impulsée par des événements et détachée d'une justification religieuse ou métaphysique. Récemment, des biologistes néodarwiniens ont entrepris une histoire des espèces, notamment de la domestication, en se tenant du côté des animaux [Budiansky 1999 et 2001]. Je ne vois pas encore comment les historiens pourraient participer à cela, comme je ne voyais pas, il y a quinze ans, comment ils pouvaient bâtir une histoire animale en dépit de l'appel originel de Robert Delort [1984]. Il faut nous laisser mûrir ou bien compter que cela émergera chez de plus jeunes, débarrassés de nos cécités.

En revanche, les comportements sociaux paraissent s'inscrire d'emblée dans une échelle historique allant de quelques décennies à plusieurs siècles. Là, l'historien est en droit de s'interroger sur une variabilité et une évolution de ces comportements², ce que les écoles éthologiques behavioriste et classique n'ont jamais fait, la dernière postulant que les

2. Voir l'article de Corinne Beck et Éric Fabre dans ce numéro.

comportements définissent l'espèce et qu'ils sont donc invariables. Même les biologistes penchés sur l'histoire des espèces ont, par exemple, tendance à penser qu'il ne s'est rien passé d'important entre la domestication et notre époque. Pourtant, des travaux historiques récents ont mis en avant des cas, notamment celui de loups un temps anthropophages durant l'Ancien Régime [Moriceau 2007]. L'idée a été rejetée par des éthologues de ces écoles parce que les loups actuels, canadiens ou sibériens, qu'ils ont étudiés, ne le sont pas et parce qu'ils en déduisent que l'espèce est ainsi depuis ses origines. Pourtant, la variation de comportements d'un groupe à l'autre à l'intérieur d'une espèce est de plus en plus évoquée par les éthologues de terrain, depuis l'apprentissage du salage en mer des patates douces par des macaques japonais jusqu'au changement volontaire de chants parmi des baleines à bosses. À tel point que beaucoup n'hésitent plus à parler de « cultures animales », mais dans une dimension géographique, en oubliant la dimension temporelle qui va pourtant obligatoirement avec, puisque des groupes localisés changent de comportements sociaux à un moment donné.

Le troisième temps, celui des individus, allant de quelques années à quelques décennies, n'est pas plus pris en compte par la plupart des écoles éthologiques. Cependant, je reviendrai là-dessus plus loin, il est possible de reconstituer des biographies animales à telle ou telle époque, de montrer même les changements d'une biographie à l'autre, d'une époque à l'autre. Cela suppose de poser comme hypothèses de départ que des animaux ne sont pas seulement des acteurs influençant

les hommes, mais aussi des individus, voire des personnes, même des sujets.

Ces idées ne sont plus taboues [Christen 2009] et doivent être éprouvées sur le terrain mais en laissant une souplesse aux définitions. Il faut se garder de partir de concepts bien (trop) définis pour vérifier ensuite leur réalité parmi les observés, comme on a l'habitude de le faire en France sous l'influence de la philosophie, car on les configure alors toujours dans la version qu'on connaît le mieux, c'est-à-dire dans la forme humaine, voire européenne, et même d'une époque donnée, ce qui fait tomber dans les pièges de l'ethnocentrisme et de l'anthropocentrisme. C'est en partant d'une définition générale de la rationalité calquée sur la définition occidentale, et plus précisément celle des débuts du XX^e siècle, que Lucien Lévy-Bruhl [1910 et 1922] a parlé de « mentalité primitive » des « sociétés inférieures ». C'est en copiant directement les éléments d'une psychologie générale sur ceux de la psychologie humaine que Jean-Claude Filloux [1950] a conclu que la plupart n'existaient pas dans l'animalité. Était-il besoin d'écrire un livre pour arriver à cette tautologie ?

Plus largement, c'est en procédant ainsi qu'une bonne partie des philosophes d'Europe continentale, en particulier français, n'arrivent pas à penser l'animal sereinement et en termes nouveaux, car ils ressassent les mêmes références, d'Aristote à Heidegger, et les mêmes concepts, jugés bien définis et indépassables pour l'animal alors qu'ils paraîtraient dépassés et déplacés s'agissant de la femme, de l'enfant, de l'étranger. Le concept de sujet, par exemple, est défini par l'orthodoxie philosophique comme la possession de la pensée et

de la conscience de soi, de l'utilisation de choix conscients et de stratégies. Cette définition est en fait directement déduite de la situation humaine, dont on fait ainsi un portrait sous-jacent avec toutes les implications philosophiques d'une humanité se plaçant au sommet, en référence absolue, comme le faisait autrefois l'Occident. S'accrocher à cette définition pour observer les animaux, c'est utiliser un discours de domination comme outil d'investigation, c'est donc se condamner à conclure, mais c'est souvent le but recherché, qu'il n'y a pas de sujet chez les animaux ! Il faut prendre conscience que, contrairement à ce que prétend une partie de la philosophie, qui voudrait établir des concepts universels et intemporels, nos concepts ne sont que situés : dans le temps, comme le montrent les historiens ; dans l'espace, comme le prouvent les ethnologues ; et, parmi les vivants, comme des éthologues commencent à le dire.

Ce n'est pas tomber dans le piège inverse de l'anthropomorphisme que d'expérimenter des concepts forts auprès des animaux, ni verser dans l'impressionnisme flou que d'accorder une souplesse et une variabilité à ces concepts d'investigation. C'est manier un utile anthropomorphisme de questionnement, qui ne doit pas se prolonger en anthropomorphisme de conclusion ; c'est se donner les moyens de poser des questions fortes, de regarder avec curiosité, de ne pas clore la recherche en l'entamant ; c'est laisser le plus de potentialités à des animaux qu'on connaît encore très mal ; c'est se permettre de voir et d'accepter la diversité des mises en œuvre et des intensités des facultés pour finalement adopter des définitions élargies, décentrées de

celles-ci. Cela est maintenant admis pour les capacités physiques (ainsi nous savons de nos jours que beaucoup d'espèces ne voient pas le monde comme nous, mais nous n'en déduisons plus qu'elles n'ont pas la vue), alors que nous sommes encore réticents à le faire pour les facultés mentales parce qu'elles servent à nous prévaloir.

Comme il ne s'agit pas de confondre les vivants mais d'apprécier les diversités de tous et les richesses de chacun, ce qui suppose d'abandonner le dualisme artificiel opposant l'homme à l'animal puisqu'il existe de multiples espèces animales différentes les unes des autres, on peut et on doit poser la question du sujet, voire conclure à la présence d'un sujet même s'il n'existe qu'une partie des paramètres (l'éthologie de terrain montre que beaucoup d'animaux ont des choix conscients et des stratégies), même si on ne trouve pas les mêmes consistances pour d'autres paramètres, comme la pensée ou la conscience de soi, de manière à mieux montrer les ressemblances dans l'animalité (homme compris) et les différences entre espèces, comme l'ethnologie contemporaine souligne la commune humanité et les divergences culturelles.

Cela dit, pour aborder les temporalités sociales et individuelles des animaux, l'histoire a besoin du concours d'autres sciences. L'écologie pour restituer les caractères des milieux concernés, estimer leurs influences sur les comportements. L'éthologie pour interpréter ces comportements, mais avec le problème du choix de la lecture éthologique, car, s'il est un point que les biologistes et les ethnologues taisent ou minimisent auprès du public voire des étudiants débutants [McFarland

2009], c'est bien l'extrême divergence des interprétations selon les écoles successives ou concurrentes [Laland et Galef 2009] qui livrent des portraits différents des animaux, en particulier des vertébrés : des organismes peu à peu dressés à réagir, des vivants génétiquement conditionnés, des machines traitant des problèmes, des êtres conscients, des sujets porteurs de subjectivité, etc. Surtout, la plupart des interprétations n'envisagent les animaux qu'au niveau des espèces, n'intègrent pas les dimensions sociales et individuelles. Il faut donc faire attention à recourir aux plus audacieuses, notamment la récente éthologie cognitive qui accorde plus aux animaux et qui est prête à les penser à plusieurs niveaux [Kreutzer et Vauclair eds. 2004]. Car on voit et on comprend plus de choses, on donne plus de complexité à la réalité, qui l'est toujours plus qu'on ne le pense, en ne refusant pas à l'avance des capacités aux animaux, en se donnant ainsi la possibilité de les chercher, de les déceler et de voir ce qu'elles entraînent dans la relation entre les hommes et les animaux.

Une coopération avec les sciences de la nature est donc indispensable, mais les chercheurs en sciences humaines, les historiens en particulier, doivent aussi apprendre à maîtriser et à utiliser eux-mêmes les concepts et les acquis de l'écologie et de l'éthologie, comme ils le font sans cesse avec les notions économiques, démographiques, sociologiques, philosophiques ou avec les outils mathématiques, cartographiques, informatiques, de manière à ce que la coopération soit efficace. Dans sa quête d'une histoire animale complexe, à plusieurs temps et plusieurs niveaux, avec des

animaux suffisamment individualisés, acteurs, sujets, l'historien a aussi besoin d'accentuer la coopération avec les autres sciences humaines et sociales, notamment l'ethnologie, la sociologie, la psychologie, qui ont l'habitude de travailler sur des groupes, des familles, des individus, de manier les concepts de sociabilité, d'action, de personne, de sujet, qui ont développé des méthodes d'analyse pour cela. L'historien doit donc participer au croisement interdisciplinaire discuté dans ce numéro et recourir aux sciences du présent, qui étudient les animaux et les hommes en chair et en os, pour ouvrir ses propres terrains et mener ses recherches.

De l'utilité d'une histoire animale pour les sciences du présent

Cependant les influences ne doivent pas être à sens unique, des sciences du présent vers l'histoire, car celle-ci a beaucoup à apporter aux premières, notamment pour étayer l'hypothèse fondamentale d'une évolution des sociabilités et des comportements des bêtes, d'une incessante adaptation des espèces, de leurs groupes et de leurs individus aux conditions écologiques et humaines. Les éthologues prêts à discuter ces aspects auraient besoin d'un recul chronologique suffisant pour montrer que les cultures animales géographiques sont aussi historiques et qu'il existe des variabilités sociales et individuelles, pour creuser les hypothèses de personne et de sujet. Or la littérature éthologique utilisable à cette fin remonte au mieux aux années 1960, les travaux plus anciens ayant été conduits avec des problématiques trop éloignées et surtout la présupposition d'une fixité comportementale

des espèces, d'une équivalence des groupes et des individus. De même, les monographies d'espèces, entreprises dans les muséums au XIX^e siècle, ne s'intéressent guère aux comportements, encore moins à leur histoire, ni même à celle de l'espèce jusqu'au dernier tiers du siècle, l'histoire naturelle étant alors définie selon le sens ancien de description et non d'évolution [Baratay et Hardouin-Fugier 1998 ; Baratay 2007].

Pour avoir cet indispensable recul, il faut sortir de la littérature éthologique et explorer l'histoire, donc entreprendre un travail dans les archives que seuls les historiens peuvent accomplir en édifiant cette histoire animale dont je parlais plus haut, qui n'a donc pas pour but de raconter simplement des histoires d'animaux, de savoir ce que faisaient les animaux. L'apport historique est d'autant plus important que le croisement des sciences de la nature et des sciences humaines pour étudier les animaux actuels risque de tomber dans le piège d'une description sans profondeur, de parler de différences dans l'espace actuel et d'en faire des différences intemporelles en retournant, sans s'en apercevoir, au défaut de l'éthologie classique. L'histoire doit avoir pour tâche de prouver ces évolutions sociales et individuelles, de montrer que les sociétés animales ne sont pas des sociétés sans histoire comme on l'affirmait encore, il y a peu, à propos de sociétés humaines dites « traditionnelles », ce qui montre au passage que dénier ou accorder une histoire à autrui n'est pas un geste innocent, mais politique.

Là réside l'intérêt interdisciplinaire d'une histoire éthologique, qui insisterait sur les évolutions, et d'une éthologie historique, qui

permettrait d'étudier des animaux à telle ou telle époque, de mesurer les différences avec ceux d'autres époques, en prenant le terme « éthologie » dans le sens d'une discipline revisitée, croisée avec les sciences humaines et sociales, enrichie de leurs concepts, comme ce numéro propose de le faire. Il serait ainsi possible de réfléchir à la dimension temporelle des comportements spécifiques, sociaux, individuels des animaux, en essayant même de les différencier selon cette profondeur historique, en parlant, peut-être, de « comportements » *strico sensu* pour ceux de l'espèce, sur le long terme, de « conduites » pour les groupes, à moyen terme, et d'« attitudes » pour les individus, à court terme.

L'obstacle surmontable des sources

Il reste que ce programme et ces promesses soulèvent d'importants problèmes méthodologiques. Construire cette histoire animale exige de recourir à des documents historiques qui ne peuvent être que les archives humaines, les animaux n'ayant ni témoigné, ni écrit ! Et il peut sembler paradoxal d'utiliser des documents humains pour retrouver des faits et gestes de bêtes. Ces matériaux font inévitablement poser la question de leur fiabilité et d'abord de leur partialité, les hommes ne retenant que ce qu'ils pouvaient et voulaient voir, lisant et déformant cela avec leurs imaginaires, leurs intérêts, leurs certitudes aveugles... Ainsi, dans le cas des registres paroissiaux utilisés pour recenser les attaques de loups [Moriceau 2007], on peut être sceptique sur la capacité du clergé du XVIII^e siècle à différencier les morsures de loups de celles

de chiens alors que les clercs ne chassent quasiment plus, que le clergé s'est volontairement coupé de la nature, se montre peu sensible à ses charmes, et qu'il confond, dans le diocèse de Besançon, comme le montrent des archives, les insectes, les vers, les souris et les grenouilles en les jetant dans le même panier des animaux rampants, selon les principes d'une zoologie ancienne [Baratay 2012b]. D'autre part, les sources sont ponctuelles parce que beaucoup d'entre elles ont disparu au cours du temps, parce que les hommes n'ont pas songé à enregistrer ce qu'ils pouvaient voir. Elles sont aussi partielles, les humains s'intéressant seulement à quelques espèces, quelques races, quelques individus, quelques aspects, pour lesquels ils sont loin d'avoir tout consigné.

Mais cela ne doit pas être un obstacle insurmontable. C'est aussi et toujours par le regard et les écrits des hommes que les animaux actuels témoignent, et l'histoire n'est qu'un peu plus désavantagée que les autres disciplines pour traiter des animaux du passé. Il faut faire avec ce dont on dispose, comme en d'autres sciences ou d'autres domaines historiques : que la plupart des sources sur la paysannerie d'autrefois aient été élaborées par des notables n'empêche pas les historiens de les utiliser pour écrire l'histoire rurale. Comme pour bien des sujets, il faut lire autrement les sources connues et en convoquer d'autres, jusqu'alors négligées ou rarement utilisées, telle l'abondante littérature vétérinaire des XVIII^e-XXI^e siècles ; il faut apprendre à analyser, croiser, contrôler ces matériaux, à les décortiquer pour traquer des indications, avancer des suppositions.

Les premiers travaux, récents ou en cours, de chercheurs francophones, plus en avance sur ce point que les Anglo-Saxons, montrent que cela est tout à fait possible et que les résultats sont significatifs. En croisant l'archéozoologie avec l'ethnozootechnie, la génétique, l'écologie et la parasitologie, Cécile Callou [2003] a mis en valeur une partie de l'histoire du lapin d'Europe occidentale, notamment sa diffusion géographique, son évolution morphologique, ses modes de vie successifs. Jean-Marc Moriceau [2007] a utilisé les registres paroissiaux pour détecter les modes d'action de loups anthropophages et a ainsi restitué, bien que ce n'était pas le but premier, une partie des modes de vie des loups sous l'Ancien Régime. En montrant notamment la différence d'activité entre les enragés et les sains, il a prouvé, semble-t-il, la validité de la plupart des distinctions enregistrées dans les archives et le côté minoritaire des confusions, même si elles ont dû exister. Corinne Beck [2008] a dressé un état de la biodiversité en Bourgogne médiévale en recourant à la zootechnie, l'agronomie et l'écologie. Elle accentue ce lien entre histoire et écologie, à propos du loup médiéval, avec le concours d'Éric Fabre [Beck et Fabre 2010]. Celui-ci utilise aussi les cadastres et les recensements agricoles pour préciser les zones appréciées des loups, mieux appréhender leurs faits et gestes, et s'interroger sur les raisons écologiques de leur disparition au XIX^e siècle [Fabre et Alleau 2009 ; Fabre 2010].

J'ai essayé d'écrire une histoire « du point de vue » des animaux [Baratay 2012a], c'est-à-dire de se déplacer de leur côté, d'abandonner le référent humain pour adopter le leur, de

manière à saisir comment ils vivent l'histoire, notamment les grands phénomènes historiques des XIX^e-XXI^e siècles dans lesquels ils ont été enrôlés, comme la révolution agricole (vaches laitières) ou la formation de la famille moderne (chien de compagnie). On peut aussi essayer de se mettre à la place des animaux, voire « dans leur peau », pour saisir leurs manières de percevoir et d'agir, notamment en reconstituant le ressenti d'individus assez célèbres pour avoir fait produire des documents. Par exemple, en croisant les écrits de naturalistes avec les connaissances éthologiques actuelles, il est possible d'établir les réactions de la girafe offerte à Charles X en 1827, lors de son arrivée à Marseille puis de son trajet pédestre jusqu'à Paris, de voir les incompréhensions, les peurs, les ajustements réciproques avec le public se précipitant autour d'elle, de comprendre les tenants d'une rencontre entre deux mondes.

Or, la variabilité comportementale des animaux, qu'ils soient chiens de compagnie, vaches laitières ou loups des bois, apparaît bien dans ces études qui confirment ce que des ethnologues ont constaté à propos des loups [Lescureux 2006]. Pour étayer cette notion de variabilité historique, les pistes de recherche sont déjà abondantes et se multiplieront à mesure qu'on voudra bien penser ce sujet. Je n'en citerai qu'une : les ruses des animaux face aux chasseurs. Depuis l'Antiquité, la littérature cynégétique est pleine de ces faits qu'on a lus comme de plaisantes anecdotes à la Tartarin de Tarascon et rejetés dans l'insignifiant. En revalorisant les anecdotes, comme certains commencent à le faire [Bates et Byrne 2007 ; Despret 2007 ; Despret

et Porcher 2007], on peut retrouver les comportements, les adaptations des animaux aux gestes des hommes et réciproquement, donc déceler d'éventuels changements. Tout cela devrait permettre de développer une histoire du comportement animal, de ses modes de construction et de transmission, de ses strates temporelles, donc des cultures animales, et tout cela nous donnerait une histoire plus liée, dynamique, complexe du couple homme-animal.

Construire une science animale

Mais il faut aller plus loin. J'ai dit que l'histoire avait besoin des sciences de la nature, des sciences humaines et sociales et, qu'en sens inverse, elle pouvait apporter beaucoup à ces sciences du présent, que les croisements disciplinaires, déjà souhaités par quelques-uns [Lescureux 2006 ; Lestel 2006 ; Lestel, Brunois et Gaunet 2006], sont indispensables. Il reste un point à creuser. Des échanges, pour quoi faire ? Étudier les animaux bien sûr, mais comment ? La solution la plus simple est celle des services mutuels entre des spécialistes restant soigneusement dans leurs disciplines. Cela aurait déjà l'intérêt de faire circuler des concepts, des méthodes, des informations pour enrichir l'approche de chacun. Pourtant, si on en reste là, chacun continuera à livrer ses photographies des animaux, et le résultat sera une série de clichés plus proches les uns des autres qu'auparavant, mais avec des représentations encore multiples et finalement des reconstitutions encore floues des animaux, les lectures disciplinaires ayant été plus importantes qu'eux (et surtout,

prosaïquement, la défense des partages du territoire du savoir, des disciplines, des postes et des financements !).

Cette étape de circulation du savoir est indispensable mais il faudrait aller plus loin pour que le sujet étudié prenne le pas sur les manières de l'étudier, pour en livrer un cliché le plus net possible plutôt que des versions partielles où le sens du regard l'emporte sur le contenu. Il faut essayer de rapprocher au maximum les regards et les analyses, de bâtir ainsi un méta-langage commun pour des méta-analyses communes. Je crois qu'il faudrait ensuite essayer de passer de ce commun

à l'unique, de fondre les approches, de construire une science unifiée, une « science animale ». L'affaire n'est pas facile, entre les pesanteurs institutionnelles et les objections justifiées : on me dira que les approches particulières et distinctes permettent de voir le sujet sous toutes ses coutures, et c'est vrai ; mais il faudrait construire une dialectique incessante entre le particulier, le commun et l'unique afin que la passion pour les coutures ne l'emporte pas sur l'intérêt pour le sujet !

Revu par l'auteur

Bibliographie

Albert-Lorca, Marlène — 1991, *L'ordre des choses. Les récits d'origine des animaux et des plantes en Europe*. Paris, Éditions du CTHS.

d'Anthenaise, Claude et Monique Chatenet eds. — 2007, *Chasses princières dans l'Europe de la Renaissance*. Arles, Actes Sud.

Arluke, Arnold et Clinton Sanders — 2003, « Le travail sur la frontière entre les humains et les animaux dans l'Allemagne nazie », *Politix* 64 : 17-49.

Aymard, Jacques — 1951, *Essai sur les chasses romaines, des origines à la fin des Antonins*. Paris, Éditions De Boccard.

Bailly, Jean-Claude — 2007, *Le versant animal*. Paris, Bayard.

Baratay, Éric — 1996, *L'Église et l'animal (France, XVII^e-XX^e siècle)*. Paris, Éditions du Cerf. — 1998, « L'anthropocentrisme du christianisme occidental », in B. Cyrulnik ed., *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*. Paris, Gallimard : 1428-1459. — 2007, *Portraits d'animaux. Les*

planches du Dictionnaire universel d'histoire naturelle de Charles d'Orbigny (1841-1849). Lyon, Fage. — 2010, « Einleitung. Vom allein handelnden Menschen zum Tier als Akteur und zurück » (Introduction : de l'homme héros à l'animal acteur et retour), *Histoire des Alpes* 15 : 11-23. — 2012a, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*. Paris, Le Seuil. — 2012b, « L'excommunication et l'exorcisme des animaux aux XVII^e-XVIII^e siècles », *Revue d'histoire ecclésiastique* 107 (1) : 223-254.

Baratay, Éric et Élisabeth Hardouin-Fugier — 1998, *Zoos, histoire des jardins zoologiques en Occident (XVI^e-XX^e siècle)*. Paris, La Découverte.

Baratay, Éric et Jean-Luc Mayaud — 1997a, « Un champ pour l'histoire : l'animal », *Cahiers d'histoire* 42 (3-4) : 409-442. — 1997b, « Bibliographie », *Cahiers d'histoire* 42 (3-4) : 443-480.

Bates, Lucy A. et Richard W. Byrne — 2007, « Creative or created. Using anecdotes to investigate animal cognition », *Methods* 42 : 12-21.

- Beck, Corinne** — 2008, *Les eaux et les forêts en Bourgogne ducale (vers 1350 - vers 1480). Société et biodiversité*. Paris, L'Harmattan.
- Beck, Corinne et Éric Fabre** — 2010, « Interroger le loup historique ? Entre la biologie et l'histoire : un dialogue interdisciplinaire », in J.-M. Moriceau et A. Madeline eds., *Repenser le sauvage grâce au retour du loup. Les sciences humaines réinterrogées*. Caen, Éditions de la MSH : 13-21.
- Beck, Corinne et Élisabeth Rémy** — 1990, *Le faucon, favori des princes*. Paris, Gallimard.
- Berlioz, Jacques et Marie-Anne Polo de Beaulieu eds.** — 1999, *L'animal exemplaire au Moyen Âge*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Bess, Michael** — 2003, *The light-green society : ecology and technological modernity in France, 1960-2000*. Chicago, University of Chicago Press.
- Bobbé, Sophie** — 2002, *L'ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*. Paris, Éditions de la MSH.
- Bodson, Liliane ed.** — 1993, *Histoire de la connaissance du comportement animal*. Liège, Université de Liège. — 2003, *Regards croisés de l'histoire et des sciences naturelles sur le loup, la chouette, le crapaud dans la tradition occidentale*. Liège, Université de Liège. — 2004, *La migration des animaux. Connaissances zoologiques et exploitations anthropologiques selon les espèces, les lieux et les époques*. Liège, Université de Liège.
- Boissy, Alain, Claude Baudoin et Minh-Hà Pham-Delègue eds.** — 2009, *Éthologie appliquée*. Versailles, Éditions Quæ.
- Boureau, Alain** — 1985, *L'aigle, chronique politique d'un emblème*. Paris, Éditions du Cerf.
- Boye, Paul** — 1906, *Les abeilles, la cire et le miel en Lorraine jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*. Nancy, Berger-Levrault.
- Budiansky, Stephen** — 1999, *The covenant of the wild : why animals choose domestication*. New Haven, Yale University Press. — 2001, *The truth about dogs : an inquiry into the ancestry, social conventions, mental habits, and moral fiber of Canis Familiaris*. Harlow, Penguin Books.
- Burgat, Florence** — 1997, *Animal, mon prochain*. Paris, Odile Jacob.
- Callou, Cécile** — 2003, *De la garenne au clapier : étude archéozoologique du lapin en Europe occidentale*. Paris, Éditions du MNHN.
- Campion-Vincent, Véronique** — 1992, *Des fauves dans nos campagnes*. Paris, Imago.
- Chapoutot, Johann** — 2012, « Les nazis et la "nature". Protection ou prédation ? », *Vingtième siècle* 112 (1) : 29-39.
- Christen, Yves** — 2009, *L'animal est-il une personne ?* Paris, Flammarion.
- Colardelle, Michel ed.** — 1996, *L'homme et la nature au Moyen Âge*. Paris, Errance.
- Condillac, Étienne Bonnot de** — 1984 (1755), *Traité des sensations. Traité des animaux*. Paris, Fayard.
- Dalla Bernardina, Sergio** — 1998, *L'utopie de la nature*. Paris, Imago.
- Dantzer, Robert** — 1994, « Méthodologie et critère en matière de bien-être des animaux », *Revue scientifique et technique de l'OIE* 13 : 290-297.
- Dardel, Éric** — 1941, *La pêche haranguière en France. Étude d'histoire économique et sociale*. Paris, PUF.
- Delort, Robert** — 1978, *Le commerce des fourrures en Occident à la fin du Moyen Âge*. Rome, École française de Rome. — 1984, *Les animaux ont une histoire*. Paris, Le Seuil. — 1990, *Les éléphants, piliers du monde*. Paris, Gallimard.
- Derrida, Jacques** — 2006, *L'animal que donc je suis*. Paris, Galilée.
- Descola, Philippe** — 2005, *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.
- Despret, Vinciane** — 2007, *Bêtes et hommes*. Paris, Gallimard.
- Despret, Vinciane et Jocelyne Porcher** — 2007, *Être bête*. Arles, Actes Sud.
- Espinas, Alfred** — 1877, *Des sociétés animales. Étude de psychologie comparée*. Paris, Baillière.
- Fabre, Éric** — 2010, « Le loup dans son milieu en Provence au XIX^e siècle. Essai d'interprétation de la nuisance lupine », *Histoire et Mesure* 25 (2) : 95-120.
- Fabre, Éric et Julien Alleau** — 2009, « La disparition des loups ou essai d'écologie historique », in S. Frioux et É.-A. Pépy eds., *L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine*. Lyon, ENS : 25-34.

Fédi, Laurent — 2008, « Pitié pour les animaux : une leçon de morale laïque et ses antécédents philosophiques », *Romantisme* 142 : 25-40.

Ferry, Luc — 1992, *Le nouvel ordre écologique*. Paris, Grasset.

Filloux, Jean-Claude — 1950, *Psychologie des animaux*. Paris, PUF.

Fontenay, Élisabeth de — 1992, *Plutarque. Trois traités pour les animaux, précédé de La raison du plus fort*. Paris, POL. — 1998, *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*. Paris, Fayard.

Goens, Jean — 1993, *Loups-garous, vampires et autres monstres*. Paris, Éditions du CNRS.

Gontier, Thierry — 1998, *De l'animal à l'homme. Montaigne et Descartes ou les paradoxes de la philosophie moderne sur la nature des animaux*. Paris, Vrin. — 2011, *La question de l'animal. Les origines du débat moderne*. Paris, Hermann.

Guichet, Jean-Luc — 2006, *Rousseau, l'animal et l'homme : l'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*. Paris, Le Cerf.

Guichet, Jean-Luc ed. — 2010, *De l'animal-machine à l'âme des machines : querelles biomécaniques de l'âme (XVII^e-XXI^e siècle)*. Paris, Publications de la Sorbonne.

Guizard-Duchamp, Fabrice ed. — 2009, *Le loup en Europe, du Moyen Âge à nos jours*. Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes.

Haraway, Donna — 2009, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*. Paris, Éditions Jacqueline Chambion.

Hardouin-Fugier, Élisabeth — 2006, « La protection juridique de l'animal en Allemagne (1800-1933). Naissance, jalons et concepts », in M. Cluet ed., *L'amour des animaux dans le monde germanique, 1760-2000*. Rennes, Presses universitaires de Rennes : 129-157.

Hell, Bertrand — 1985, *Entre chien et loup. Faits et dits de chasse dans la France de l'Est*. Paris, Éditions de la MSH.

James-Raoul, Danièle et Claude Thomasset — 2002, *Dans l'eau, sous l'eau. Le monde aquatique au Moyen Âge*. Paris, Presses universitaires de la Sorbonne.

Jamin, Jean — 1979, *La tenderie aux grives chez les Ardennais du plateau*. Paris, Éditions de l'Institut d'éthnologie.

Kreutzer, Michel et Jacques Vauclair eds. — 2004, *L'éthologie cognitive*. Paris, Ophrys.

Laland, Kevin et Bennet Galef — 2009, *The question of animal culture*. Cambridge, Harvard University Press.

Langford, Michèle — 1983, *Les ménageries intimes : le témoignage de l'animal dans la poésie baroque*. Paris, A.-G. Nizet.

Latour, Bruno — 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte.

Lescureux, Nicolas — 2006, « Towards the necessity of a new interactive approach integrating ethnology, ecology and ethology in the study of the relationship between Kyrgyz stockbreeders and wolves », *Social, Science, Information* 45 (3) : 463-478.

Lestel, Dominique — 2001, *Les origines animales de la culture*. Paris, Flammarion. — 2004, *L'animal singulier*. Paris, Le Seuil. — 2006, « Ethology and ethnology : the coming synthesis », *Social, Science, Information* 45 (2) : 147-153.

Lestel, Dominique, Florence Brunois et Florence Gaunet — 2006, « Etho-ethnology and ethno-ethology », *Social, Science, Information* 45 (2) : 155-177.

Lévy-Bruhl, Lucien — 1910, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris, Alcan. — 1922, *La mentalité primitive*. Paris, Alcan.

Mauz, Isabelle — 2004, *Histoire et mémoires du Parc national de la Vanoise, 1921-1971 : la construction*. Grenoble, Revue de géographie alpine.

Mauz, Isabelle ed. — 2006, *La montagne comme ménagerie*. Grenoble, Revue de géographie alpine.

McFarland, David — 2009, *Le comportement animal : psychobiologie, éthologie et évolution*. Bruxelles, De Boeck.

Millet, Claude — 2008, « "Commençons donc par l'immense pitié" (Victor Hugo) », *Romantisme* 142 : 9-23.

Moriceau, Jean-Marc — 2007, *Histoire du méchant loup. 3 000 attaques sur l'homme en France, XV^e-XX^e siècle*. Paris, Fayard. — 2011, *L'homme contre le loup. Une guerre de deux mille ans*. Paris, Fayard.

Pastoureau, Michel — 2007, *L'ours, histoire d'un roi déchu*. Paris, Le Seuil.

Piette, Albert — 2002, « Entre l'homme et le chien. Pour une ethnographie du fait socio-animal », *Socio-anthropologie* 11 : 87-104.

Pinault, Madeleine — 1990, *Le peintre et l'histoire naturelle*. Paris, Flammarion.

Porcher, Jocelyne et Tiphaine Schmitt — 2010, « Les vaches collaborent-elles au travail ? Une question de sociologie », *Revue du MAUSS* 35 (1) : 235-261.

Pury, Albert de — 1993, *Homme et animal Dieu les créa. L'Ancien Testament et les animaux*. Paris, Labor et Fides.

Romanes, Georges — 1882, *Animal intelligence*. Londres, Paul.

Schnapp-Gourbeillon, Annie — 1981, *Lions, héros, masques : les représentations de l'animal chez Homère*. Paris, Maspero.

Strubel, Armand et Chantal de Saulnier — 1994, *La poésie de la chasse au Moyen Âge*. Paris, PUF.

Touraine, Alain — 1984, *Le retour de l'acteur*. Paris, Fayard.

van den Abeele, Baudoin — 1994, *La fauconnerie au Moyen Âge*. Paris, Klincksieck.

van den Abeele, Baudoin ed. — 2005, *Bestiaires médiévaux*. Louvain, Institut d'études médiévales.

Vicart, Marion — 2010, « Où est le chien ? À la découverte de la phénotypographie équitable », *Sociétés* 108 (2) : 89-98.

Voisenet, Jacques — 1994, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du Haut Moyen Âge (Ve-XI^e siècle)*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail. — 2000, *Bêtes et hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs*. Louvain, Brepols.

Witkowski, Nicolas — 2007, *Papillonnages : une histoire culturelle du papillon*. Paris, Le Seuil.

Résumé

Éric Baratay, *Pour une histoire éthologique et une éthologie historique*

L'histoire des animaux développée depuis trente ans est une histoire humaine des animaux qui s'intéresse aux dispositifs déployés par l'homme dans sa relation à l'animal, mais qui le considère comme un simple objet. C'est pourquoi il est temps de construire une histoire animale des animaux, qui leur donne un statut de sujets et d'acteurs agissants, influençant les humains. Pour ce faire, il faut rapprocher l'histoire (science humaine), en tant que science des vivants attachée au passé et non plus seulement science de l'homme attachée au passé, de l'éthologie (science naturelle), elle-même enrichie des concepts des sciences humaines et sociales. L'histoire permet de travailler des documents humains livrant des informations sur le vécu de l'animal. L'éthologie permet de comprendre ces informations. Il ne s'agit pas de seulement raconter des histoires d'animaux mais d'appréhender leur évolution « culturelle ». Il faut construire une histoire éthologique, qui saisisse ces évolutions dans la longue durée, et une éthologie historique, qui analyse les comportements à telle ou telle époque et les compare à ceux d'autres époques.

Mots clés

histoire, éthologie, animaux, comportements, cultures

Abstract

Éric Baratay, *The case for ethological history and historical ethology*

Over the past thirty years, the history of animals has been a human history of animals largely focused on the values and strategies deployed by humans in their relationships with animals, but that sees animals as mere objects. This paper argues that the time has come to develop an animal history of animals that defines animals as subjects and as active agents influencing humans. The paper calls for a rapprochement between history (i.e. a human science, conceived as a science of living beings attached to the past rather than a science of man attached to the past) and ethology (i.e. a natural science, enriched with concepts from the social and human sciences). History can be used to study human documents that provide information about the experience of animals, while ethology can be used to understand and interpret this information. The aim is not only to write histories of animals, but to understand their "cultural" evolution. Research in this area needs to develop both an ethological history that examines this evolution over time and a historical ethology aimed at analyzing behaviors in specific periods or at comparing them to behaviors in other periods.

Keywords

history, ethology, animals, behaviors, cultures